

## **Extraits pour la communication de L. Miklošková**

1. *« Mes fonctions d'observateur devaient, dans cet état de stagnation, me donner aussi peu de souci que possible. Il semblait très vite qu'il n'y eût rien à observer à l'Amirauté ; pour m'éviter le ridicule, et faire reculer un peu l'ennui de l'isolement, il ne me restait qu'à tenter d'apprivoiser des suspects aussi apparemment inoffensifs.  
Roberto, Fabrizio, et Giovanni, les trois lieutenants de Marino, étaient des jeunes gens de mon âge, bâillant leur exil et fort occupés à l'avance des congés où la voiture de l'Amirauté les emportait à Maremma, la bourgade la plus proche ; ces excursions mystérieuses étaient le sujet de discussions et de plaisanteries interminables lors des repas communs : on ne voyait pas de femmes à l'Amirauté. »* (str. 26)
2. *« Dans l'état de décrépitude et d'énervement où sont tombées aujourd'hui ses forces, Orsenna eût pu sans grande risques se relâcher d'une vigilance si soupçonneuse ; mais la force des traditions, comme dans tous les empires croulants, croît chez elle à mesure que se dénude plus ouvertement, dans les rouages du gouvernement et de l'économie, l'action prépondérante de tous les principes d'inertie... »* (str. 9 – 10)
3. *« On sait peu de chose dans la Seigneurie sur le Farghestan, qui fait face aux territoires d'Orsenna par delà la mer des Syrtes. Les invasions qui l'ont balayé de façon presque continue depuis les temps antiques – en dernier lieu l'invasion mongole – font de sa population un sable mouvant, où chaque vague à peine formée s'est vue recouverte et effacée par une autre... Sur cette base mal raffermie, la vie politique s'est développée à la manière de pulsations aussi brutales que déconcertantes... »* (str. 12 – 13)
4. *« La province des Syrtes, perdue aux confins du Sud, est comme l'Ultima Thulé des territoires d'Orsenna. Des routes rares et mal entretenues la relie à la capitale au travers d'une région à demi désertique. La côte qui la borde, plate et festonnée de haut-fonds dangereux, n'a jamais permis l'établissement d'un port utilisable. La mer qui la longe est vide... ces stables stériles ont porté en effet une civilisation riche...mais la vie s'est retirée depuis de ces extrémités lointaines...on dit aussi que le climat progressivement s'y assèche... »* (str.10)
5. *« Maremma aujourd'hui était une ville morte, une main refermée, crispée sur ses souvenirs... »* (str.83)
6. *« ...sur la frontière que j'allais rejoindre, Orsenna était en guerre. Ce qui ôtait de la gravité à la chose, c'est qu'elle était en guerre depuis trois cents ans. »* (12)
7. *« Les déjeuners et les dîners de la forteresse étaient maintenant tout bourdonnants de projets et de décisions, de chiffres de devis et de discussions de service... Il semblait que l'ennui eût disparu de l'Amirauté. »* (str. 124 – 125)
8. *« N'allons pas plus loin, me dit Fabrizio, en me saisissant le poignet d'un geste brusque. Je n'aime pas ce volcan qui se met en frais pour notre visite... Tu sais où nous sommes ? ajouta-t-il d'une voix apeurée en me tendant la carte. Le doigt qui se posa dessus était bien au delà déjà de la ligne rouge ; derrière cette sinistre avant-garde comme une vague silencieuse, de toutes parts les côtes de Farghestan accouraient à nous. »* (str. 210)
9. *« - Orsenna se défaire ? Qui pourrait l'y pousser.  
- La solitude, reprit Daniello pensif. L'ennui de soi, qui vient à ce qui s'est senti trop longtemps, trop exclusivement rassemblé. »* (str. 317 – 318)
10. *« ...longs battements ouatés des mouettes piquetés de cris rauques, douces plumes arrachées à l'écume, pennes battantes du vent sur le visage, glissement fuyant comme le dos d'un cygne de la houle soulevant le bateau. »* (str. 144)  
*« Les mots résonnèrent d'abord dans ma tête, insignifiants comme des cailloux qu'on agite dans une boîte creuse. »* (str. 264)
11. *« J'étais peu habitué au style administratif en usage dans les bureaux de la Seigneurie, et, quand j'eus terminé la lecture du premier document, qui était une sorte d'instruction assez longue et particulièrement verbeuse, ma première impression fut d'avoir eu sous les yeux un de ces documents d'archives dépareillés dont le tour énigmatique et constamment allusif vient pour nous de ce qu'ils s'insèrent dans un jeu de références*

familiales, dont on ne possède pas la clef. Pris dans leur isolement, tous les mots de ce texte m'étaient compréhensibles et pourtant la signification de l'ensemble me demeurait brouillé. » (str. 131)

12. « Tout est en ordre. Seulement je suis fatigué de l'ordre, Aldo, voilà ce qui est. » (str. 189)

13. « - Tu t'éloignes de nous, Aldo, je le sens bien. J'en ai de la peine. Tu te détache tellement de tout...  
Je haussai les sourcils, tout décontenancé. Mais la phrase suivante me dispensa même de la parade.

- Est-ce que tu attends un changement ?

J'éclatai de rire un peu offensant. » (str. 38 – 39)

« ...il me semblait flotter comme une ombre au milieu du navire gris, du jour gris, de l'eau grise, le coeur défait dans cette étale morne du petit jour. » (str. 201)

14. « Ce que j'ai cherché à faire, entre autres choses, dans *Le Rivage des Syrtes*, plutôt qu'à raconter une histoire intemporelle, c'est à libérer par distillation un élément volatil "l'esprit-de-l'Histoire", au sens où on parle d'esprit-devin, et à le raffiner suffisamment pour qu'il pût s'enflammer au contact de l'imagination. ... . C'est cette remise en route de l'Histoire, aussi imperceptible, aussi saisissante dans ses commencements que le premier tressaillement d'une coque qui glisse à la mer, qui m'occupait l'esprit quand j'ai projeté le livre. J'aurais voulu qu'il ait la majesté paresseuse du premier grondement lointain de l'orage, qui n'a aucun besoin de hausser le ton pour s'imposer, préparé qu'il est par une longue torpeur imperçue. »

(Julien Gracq, *En lisant en écrivant*, p.216)

15. « Avec le *Rivage des Syrtes* Julien Gracq a écrit un iprécis d'histoire et de géographies à l'usage des civilisations rêveuses. ... Ce récit ajoute aux prestiges d'un pays de légende, ceux d'une leçon d'histoire, non moins inventée. Sans une époque comme la nôtre, où les événements, leurs causes, leur enchaînement, leur répétition sont, non sans quelques raisons d'ailleurs, considérés avec une ferveur déférente, l'Histoire est un domaine tabou. Avec une désinvolture audacieuse, M. Gracq en a décidé autrement. Il étonnera plus d'un esprit curieux ; il choquera les plus objectifs. »

(Antoine Blondin, Rivarol, 6 décembre 1951)

16. « Un style d'antiquaire, déployant de longues périodes drapées d'une élégance apprêtée, avec un croulement volontaire d'épithètes abstraites et rares, un entremêlement savant de principales et d'incidentes. ... Les adjectifs dont s'alourdissent les branches et les rameaux de la phrase Gracq, comme de fruits trop pesants, tarissent automatiquement en moi les ressources d'émotion que je prêtai généreusement à l'écrivain. »

(Claude Roy, Libération, 5 décembre 1951)

17. « Oui, c'est un beau ivre, *Le Rivage des Syrtes*. Il n'a aucun des vices du roman contemporain. Il ne fait aucune concession à l'existentialisme ni au freudisme. Il ne se barbouille pas de noir. Il est plus profond, sans affecter la profondeur. »

(André Rousseaux, *Les Nouvelles littéraires*, 6 décembre 1951.)

18. « Il se passe ici quelque chose de bizarre. Alors qu'on n'a pas cru un instant à la réalité de l'histoire, ni à l'existence des personnages, on souhaite la catastrophe, mieux, on est convaincu de sa nécessité. Oui que soit détruite Orsenna, envahie Maremma, prise la forteresse, que les nomades du désert se répandent dans les rues dallées, dans les hautains palais moisis, que les habitants soient renfoncés en terre. Leur sauvegarde est bien là, leur rachat si l'on préfère. Pourquoi ? Ah! c'est plus difficile. On ne voit qu'une raison : dans l'univers de Julien Gracq, les pierres sont plus vraies, plus justes, plus vivantes que les hommes. " Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres : rejoindre l'univers minéral, c'est accéder à l'éternel. »

(Dominique Aury, Combat, 6 décembre 1951)

19. « La recherche de la beauté jusqu'au plus absolu paroxysme. »

(André Pieyre de Mandiargues, *Le château ardent*, L'Herne, 1972)